

GASTON REBRY

« Chaque tableau que je fais me prend 30 ans, puisque c'est le résultat de ce que j'ai peint depuis mes débuts, de réussi ou de raté, d'audacieux ou d'hésitant. » En effet, sans tous les tableaux précédents, celui que Gaston Rebry brosse aujourd'hui serait impossible; et, sans ce dernier, tous les précédents n'auraient pas le même sens, la même raison d'exister. Son œuvre se déroule comme une chaîne où chaque tableau constitue un chaînon, comme un film où se succèdent des centaines de fragments qui se tiennent pour former un tout, un peu comme chacun des centimètres carrés de chaque toile.

Pour tout paysagiste, la perception de l'espace, de l'étendue constitue sans doute une dimension fondamentale, essentielle; mais, pour Rebry, le temps, la durée représente aussi une dimension capitale, non seulement au niveau des heures du jour ou des saisons, mais encore dans sa vision globale du paysage, dans la stratégie même de ses compositions. « Cet arbre que je peins ici, dans le tableau, n'existe pas dans le vrai paysage qui m'inspire, je l'invente donc, pour les besoins de l'harmonie ou de l'équilibre de la scène, mais il était peut-être là il y a cinq ou vingt ans, ou il y sera dans une génération, qui sait? Et moi, j'aide ainsi la nature à m'aider à finir mon tableau comme je le vois, comme je le veux. »

D'origine flamande, Rebry a d'abord étudié la peinture en Belgique, puis à l'École des Beaux-Arts de Montréal après son arrivée au Québec, à 20 ans, en 1953. Il y a eu, bien entendu, une période d'adaptation à la vie nord-américaine, et aussi d'acclimatation aux saisons et à notre paysage, bien différent de celui des pâturages et des polders de Belgique. Il y a eu aussi une évolution dans sa peinture. Les personnages se sont éclipsés, les scènes de villes ont laissé la place aux arbres et aux forêts, aux rivières et aux montagnes. Le style s'est affermi, l'écriture est devenue plus vigoureuse, le rythme plus dru.

Gaston Rebry manifeste beaucoup d'admiration pour Tom Thomson et Marc-Aurèle Fortin, le Groupe des Sept, Léo Ayotte et quelques autres. Leurs façons de comprendre et de traduire le paysage l'ont inspiré, stimulé, mûri. Depuis une vingtaine d'années, il s'emploie uniquement à peindre, et des expositions récentes ont connu un succès enthousiaste. « Je suis maintenant à l'aise, à la fois avec mes sujets, ma technique et mon marché. Je préfère spontanément peindre des scènes d'automne ou d'hiver, l'uniformité verte de l'été me laissant tiède. Et mon rêve, c'est de m'installer bientôt en permanence à mon chalet, dans la forêt, en bordure d'un lac, pour vivre et peindre plus intensément mon paysage. »

Le Magazine de Québécois Envol, vol. 8, no. 8, juin 1986